

# JOURNAL 1954



LEOPOLD TYRMAND

JOURNAL 1954

*Traduit du polonais  
par Laurence Dyèvre*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original: *Dziennik 1954*

Copyright © 2009, Mary Ellen Tyrmand  
© 2018, Les Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-261-2

À Stefan Kisielewski<sup>1</sup>



Il fut présent dans ma vie et parfois même indispensable. Souvent aussi petit que vous et moi, mais le fait que je lui en tienne rigueur, en quelque sorte, le grandissait et me donnait le moral.



## PRÉFACE

Voici les faits:

- je tins ce journal pendant les trois premiers mois de 1954;
- pendant une douzaine d'années, mes cahiers traînèrent au fond de tiroirs rarement ouverts;
- en 1956, on sait quand, *Tygodnik Powszechny* [*L'Hebdomadaire universel*<sup>1</sup>], publia l'unique extrait de mon journal à avoir paru en Pologne<sup>2</sup>;
- en 1965, après des années de démarches en vue de l'obtention de mon passeport<sup>3</sup>, je réussis à partir pour l'Occident avec mon Opel fatiguée. Je n'étais pas convaincu d'avoir envie d'émigrer, mais j'emportai mes cahiers, cachés près de la boîte de vitesses avec la complicité d'un garagiste. Une précaution superflue, puisque, à mon passage de la frontière, la chose qui intéressait les douaniers était de savoir si *Zły* [*L'Enragé*<sup>4</sup>] allait être réédité. Leur attention se porta ensuite sur un chandelier ancien placé sur le dessus de la première valise qu'ils ouvrirent. Après la confiscation du chandelier, ils me souhaitèrent bonne route;
- quelques mois plus tard, les cahiers furent déposés à la rédaction de *Kultura* [*La Culture*<sup>5</sup>], à Maisons-Laffitte, où ils dormirent environ quatre ans;
- en 1968, je choisis la liberté. Mon journal traversa l'Atlantique et voyagea avec moi de ville en ville pendant

près de cinq ans. Une fois installé à New Canaan, dans le Connecticut, je le dactylographiai en vue de son éventuelle publication sous forme de livre ;

– en 1974, les *Wiadomości* [*Les Nouvelles littéraires*<sup>6</sup>] de Londres entamèrent sa publication par épisodes, dont le dernier parut en 1978. Ainsi, près de la moitié du texte complet a vu le jour à l'étranger ;

– le présent ouvrage contient la totalité du journal. Il n'a subi aucun remaniement, que ce soit pour des raisons éditoriales, des scrupules moraux, des nécessités politiques, ou pour ménager les susceptibilités.

Lors de mon travail sur ce journal, dans le Connecticut, le premier problème qui s'est posé a été le sort à réserver à mes jugements sur les gens. Ces jugements vieillissent et perdent leur actualité, mais cela ne signifie pas qu'ils ont cessé d'être justes – ou erronés. « Vis longtemps et tu auras tout vu ! » affirme un dicton scandinave. Autrement dit, il suffit d'attendre un peu pour voir les opinions changer et parfois se retourner de façon surprenante. Dans un journal, où l'on consigne l'actualité quotidienne, ses états d'âme, des rumeurs, des informations recueillies çà et là, on est toujours susceptible de déformer les faits, de commettre des erreurs factuelles parfois grossières, voire d'altérer la vérité, c'est évident. Pour contourner la difficulté, je pris la décision de n'apporter aucune modification à mon texte : qu'il entre dans l'Histoire avec mes aveuglements, mes ignorances, mes négligences, mes fautes. La question était plus délicate avec les jugements subjectifs que j'avais portés sur des individus.

Ce journal a été écrit à une époque relativement simple. Le communisme était alors un phénomène complexe sans équivoque ; ses adeptes et ses praticiens avaient une psychologie compliquée, comme chacun d'entre nous, mais ils étaient, malgré tout, faciles à comprendre, parfois rustauds. Déjà sous Gomułka<sup>7</sup>, le communisme avait perdu de son tranchant, émoussé par les ambivalences et par les scissions, les camouflages, les raffinements et les perversions. Aujourd'hui<sup>8</sup>, en Europe, on ne sait plus trop comment désarmer et combattre les communistes, surtout s'ils sont polonais. Pendant les dix

ans qui suivirent l'écriture de mon journal, alors que j'habitais encore en Pologne, il m'arrivait d'y jeter un coup d'œil; je constatais, alors, que mon avis sur telle ou telle personne avait changé, que je la voyais autrement. Je m'inquiétais d'avoir jugé avec peut-être trop d'intransigeance, voire de cruauté, des gens qui s'étaient révélés sous un autre jour depuis le portrait psychologique et moral que j'avais brossé d'eux en 1954. Cette impression aussi pouvait être illusoire. Deux ou trois ans s'écoulaient et tout se brouillait à nouveau: les canailles auxquelles l'Histoire avait donné des dehors d'honnêteté et de sensibilité retombaient dans les péchés de leur nature ou de leur caractère dès que les conditions s'en trouvaient réunies. En effet, la vie continue aussi longtemps qu'elle n'est pas finie. Les Grecs de l'Antiquité le savaient bien, eux qui inventèrent la tragédie. Ils savaient que la vie accumule inlassablement des éléments positifs et des éléments négatifs et que, par son processus même, elle érode et désagrège tout ce qu'elle accumule. Ainsi, tant que la vie continue, aucun jugement n'a de force ni de valeur établies une fois pour toutes. Je ne dirai rien de neuf en affirmant que la générosité, l'humilité, le stoïcisme peuvent se révéler comme du pur égoïsme, de la cupidité ou de la lâcheté des années plus tard; que la modestie peut n'être que de l'orgueil et de la vanité, et la magnanimité ostentatoire, au bout du compte, une marque de prosaïsme ordinaire. Le brio avec lequel sont exploités les attitudes subtiles, les humeurs, les amis et leurs sentiments, est la plupart du temps masqué derrière le souci des autres, la discrétion, le tact, la probité sans tache et la retenue. Le talent pour ces mystifications est l'équipement de base des virtuoses de l'art de vivre. Le roman et la tragédie sont plus à même de mettre en lumière les multiples facettes de ces tromperies. Face à elles, un journal est, d'une certaine manière, désarmé.

Comme tout un chacun, j'étais entouré de gens qui fournissaient un généreux échantillonnage de feintes et de failles, de vérité et de mensonge sur eux-mêmes, et je les immortalisais dans les pages de mon journal en fonction de ma perception. Au fur et à mesure que le temps passait, je découvrais mes naïvetés et mes erreurs. D'où la décision de ne rien changer que j'ai prise dans le Connecticut, car s'il existe bien une vérité sur

les gens, elle n'est jamais que celle de l'instant. Au moment de l'écriture de mon journal, j'avais près de trente-trois ans et le sentiment réel d'être vieux. Au moment où je rédige cette préface, vingt-six ans plus tard, je comprends qu'il était pour moi à la fois une aide et une protection.

J'ai toujours été convaincu qu'une forme de platitude morale se cache derrière la bonté, la clémence et le pardon accordés à tous par la tradition franciscaine. Je n'aime pas et n'estime pas ces gens que tout le monde adore et admire, qui sont considérés comme des saints, des êtres purs et bons ; qui s'apitoient sur le moindre moineau et excusent tous les gredins ; ces gens que tout le monde respecte et est heureux de connaître. C'est chez moi un réflexe psychique, sans doute révélateur d'un aspect peu flatteur de ma personnalité. Il y a parmi nous des crapules de haut vol qui réussissent, au cours d'une longue vie remplie de succès, à s'entourer d'une telle aura de fausse modestie, de vulnérabilité et de sensibilité qu'il est impossible de jamais mettre à nu leur rouerie et leur venin. J'en connais quelques-unes à Varsovie et je pense qu'à la lecture de ces mots, s'ils leur parviennent, elles se reconnaîtront aussitôt.

Tout cela explique que j'aie été frappé, en relisant mon manuscrit, par le nombre réduit de découvertes que j'ai faites pendant ce quart de siècle, et par la clairvoyance qui a été la mienne dès 1954, malgré la brutalité post-adolescente de mes impressions et de mes sensations. L'expérience n'a pas détruit mes opinions de l'époque ; au contraire, elle les a renforcées. Car la victoire est le plus souvent du côté de la bassesse, de la sottise et du mal, comme me l'expliquait certaine dame de Varsovie chère à mon cœur. Ni leur conscience ni la réflexion ne retiennent les fripouilles et les imbéciles. Mais à présent, je sais que le plus triste, ce n'est pas que la souffrance morale soit le lot commun de ceux qui refusent la bassesse et tâchent de ne pas être sots. Le plus affligeant et le plus douloureux, c'est que, les années passant, les vauriens et les sots acquièrent de la probité et du bon sens sans livrer combat et sans aucun sacrifice, uniquement en évitant d'être confrontés au mal, jusqu'au jour où l'équité et l'honnêteté

trionphent d'elles-mêmes, avec le secours de l'Histoire ou juste celui de la mode.

Dès mon plus jeune âge, j'avais manifesté un penchant pour la méditation lente sur les faits et leur interprétation, pour les débats exhaustifs et l'échange d'arguments, qu'on appelle aussi à Varsovie *pyskówa*<sup>9</sup>. Ils étaient des éléments de mon libéralisme inné, de mon goût pour les charmes de la divergence d'opinions, de la palabre, du commérage. J'ai entrevu assez tôt la perversion de tous les totalitarismes, ainsi que leurs similitudes. Je me représentais le socialisme de façon floue, comme la proposition d'un appauvrissement de la réalité, recouverte d'un vernis suspect de liberté, d'égalité, de justice et de bonheur. Ce journal écrit dans la force de l'âge et relu au déclin de l'âge mûr me donne le sentiment d'être fidèle à moi-même, un sentiment qui m'a toujours semblé digne de désir et de sacrifice.

Voilà, je crois, tout ce que je voudrais dire à propos de mon journal avant qu'il ne vive sa vie de livre.

Leopold TYRMAND,  
le dernier jour de décembre 1979

Rockford, Illinois



# Tome I



*Tous nos malheurs viennent de ne pouvoir  
être seuls\*<sup>1</sup>.*

PASCAL

*1<sup>er</sup> janvier 1954*

Ce matin, je me suis prosterné devant Dieu, ainsi que je le fais toujours à l'occasion des fêtes religieuses, des commencements, des fins, des fêtes et des anniversaires, de mes succès et, d'une façon générale, dès qu'une occasion s'y prête. Et aussi pour d'autres motifs d'attendrissement métaphysique. Ainsi donc : au nom de Dieu. Commençons enfin ce journal ! Je fonde en lui d'obscurs espoirs, alors comment me passer de Dieu ?

Tenir un journal, c'est ausculter la complexité du détail, de menus faits. Ainsi dirait un écrivain sensible et subtil. J'ignore complètement comment m'est venue cette phrase. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut s'être lancé dans l'écriture d'un journal pour sentir toute la difficulté de l'entreprise. Elle est d'ordre pratique. Comment noter la microbiologie du jour ?

Ou votre magma psychique personnel? De quelle façon votre existence se confond-elle avec votre quotidien? Et la singularité de votre existence avec sa banalité? Comme il n'y a pas moyen d'éviter les choix (personne ne peut agir sans en faire, même si certains voudraient beaucoup le contraire), le texte est de toute manière organisé. Un journal cesse d'être une confession pour rendre témoignage. De quoi? Et est-ce bien là son objet?

C'est en partie le cas, ne nous leurrions pas! Il s'agit de se constituer un témoignage à soi-même. Un témoignage de première main. Établi par la personne la mieux placée, quoique encline à commettre de légers abus même si elle fait son possible pour les écarter. Comment écarter son sens personnel de la vérité, de la justice et de l'injustice? Comment éradiquer l'idéalisation des rapports détestables que l'individu entretient avec son époque?

Par ailleurs, je veux me mettre à l'épreuve, un désir classique chez les individus mis au ban de la vie. Peu doué pour la contemplation, je n'ai pas reçu non plus le don de créer pour créer. Comme me l'a dit Kisiel voilà quelques jours, je porte en moi le grand besoin de partager avec les autres ce que j'ai la capacité de produire sur le vif; or, on sait bien ce qui se produit sur le vif. Ce sont là ses propos. C'est vrai: je suis journaliste de vocation, les textes que je bâtis subissent le viol de la désactualisation. Et je suis également incapable d'écrire sur autre chose que des faits concrets dans le temps et dans l'espace.

Ce journal me soulagera-t-il en remplaçant le souci de composition par la notation systématique? Les journaux intimes sont proustiens: leurs tentatives visant à arrêter les ombres sur les visages, les heures du temps qui fuit, les points saillants de souvenirs sporadiques, contraignent à un désintéressement que je n'ai pas et qui n'existe pas dans mon travail habituel. Je n'ai jamais raffolé de Proust, mais je comprends que l'on puisse s'en nourrir.

Hier, c'était la Saint-Sylvestre, donc aujourd'hui gueule de bois et courbatures. À part cela, je me suis une fois de plus réconcilié avec Bogna<sup>2</sup>, et cela ne laisse pas de me surprendre. Malgré mes avertissements répétés, ce monstre d'égoïsme et d'irréflexion s'obstine à suggérer que nous serions des

camarades. Quelle absurdité ! Si encore c'était à l'usage du monde extérieur, pour les convenances, inutiles, certes, mais bien là. Pas du tout ! C'est même le contraire. Si elle le pouvait, Bogna emporterait notre drap chiffonné au lycée pour le montrer et raconter son histoire à tout le monde. Elle voudrait que de la camaraderie règne entre nous, au sein de notre relation mutuelle. Si l'on pense à nos seize ans de différence et à ma terrible supériorité intellectuelle, c'est un total malentendu ! Je veux bien être son tuteur, son éducateur, son professeur, son ami, son bien-aimé, son amant, même son mari (que Dieu m'en garde !), tout sauf son camarade ! Bogna est une merveille de la nature, c'est un fait. Du coup, elle croit à la suprématie irrésistible de ses seize ans et des poussières, au pouvoir de la forme pure. Elle m'avait récemment rejoué le coup du camarade devant des tiers et je n'ai pas laissé passer cela : je l'ai éjectée pour la énième fois de chez moi et de ma vie. Elle n'est pas réapparue pendant deux jours, prétextant des maux d'estomac, manifestation de sa souffrance, paraît-il. Car Bogna m'aime. C'est ce qu'elle pense et ce qu'elle dit. Est-ce vraiment de l'amour ? Je n'en sais rien, mais, la connaissant, je n'en mettrais pas ma main au feu. En tout cas, elle m'aime à sa façon, sans s'embarrasser de questions superflues.

Je lui ai téléphoné pour le 31 afin de respecter ma promesse. C'est révélateur de ce qui m'attache à elle : un système de responsabilités compliquées, un mélange de devoir, de plaisir et de dépendance. Elle rêvait de ce réveillon depuis six mois : elle s'était fait faire une robe, « la » création de sa courte existence. Aujourd'hui, à Varsovie, semblable robe représente une mise à l'épreuve du caractère, un tour de force, un exploit. Je ne pouvais pas la priver de ce bal. Ce serait peut-être notre dernière sortie ensemble et après, terminé, mais elle devait avoir lieu.

J'avais des invitations au Club des journalistes. Je ne sais pas pourquoi ils continuent de m'en envoyer. Le réveillon chez eux est le dernier snobisme varsovien, très chic : diplomates rappelés, artistes, hommes de lettres, acteurs, quelques potentats communistes de la presse et de la propagande, d'autres de l'administration, ainsi que des dandys de l'économie planifiée aux fonctions indéterminées et des survivants de la lutte des classes. L'élite. (Une élite ?) Le vrai pouvoir et les gens influents, c'est-à-dire le parti, le gouvernement et un prolétariat

trié sur le volet assistaient, eux, au réveillon officiel organisé à l'Institut polytechnique, derrière des barrières surveillées par des gars de l'UB<sup>3</sup>. Chez les Journalistes, on pouvait voir des fracs et des smokings datant d'avant la guerre ou achetés à l'étranger, ou encore confectionnés par la coopérative de couture du ministère des Affaires étrangères, et aussi des loups, des ballons de baudruche et des dames et demoiselles vêtues d'organdi local.

Pour moi, ce n'était pas si simple d'aller à ce réveillon. Je viens d'avoir une hépatite virale, une jaunisse contagieuse, et je n'ai pas le droit de boire même un verre de vodka. Comment faire ? Varsovie est pour moi un vivier de relations, j'en ai tout un stock dans tous les milieux. Au réveillon, je connaîtrais la moitié de ce que renfermeraient les murs. Dans ce genre d'endroit, il faut être vif et dur, sinon c'est intenable, les reparties doivent fuser du tac au tac. Or, sans une goutte d'alcool, avec ma mine défaite et ma conversation ramollie, je serais une proie facile pour n'importe qui. Je me sentais vieux, mal à l'aise et illégitime. Dans cette situation, Bogna me tombait du ciel, je dois le reconnaître.

Grande, élancée, ténébreuse, sans une touche d'artifice sur son visage aux traits fins, le teint naturel, les cheveux en rideau, la courbe de ses épaules et les rondeurs de sa poitrine digne d'Ingres ou au moins de Czachórski<sup>4</sup>, une robe toute simple en taffetas vert foncé et des ballerines noires : Bogna était adorable. Elle avait adopté le style d'une pensionnaire timide consciente déjà des feux qui couvent en elle mais se comportant comme si elle ne savait qu'en faire. Un style irréprochable. Du genre auquel les vieilles dames adorent prodiguer leurs conseils et faire partager leur savoir sur ce qu'elles ne peuvent plus faire elles-mêmes, et qui donne les mains moites aux messieurs. Elle se frayait un passage entre deux haies de regards, et moi, j'aime cela. Des types qui revenaient de France, prétendument connaisseurs, se sont exclamés : « Une Juliette Gréco ! » Raté ! Bogna est bien mieux !

Sa main, légèrement humide, ne lâchait pas la mienne. Son premier grand bal de la Saint-Sylvestre ! Pendant qu'on dansait, elle me bécotait la joue. Pas moyen de la détacher de ma lassitude et de mon irritation. Elle se montrait polie, réservée, dévouée, exactement comme je voulais qu'elle soit.

Pour la galerie? Par tactique? Sans doute pas. Son instinct lui dictait que si elle souhaitait que nous restions ensemble, il fallait qu'elle me tende la main secourable dont j'avais besoin maintenant, au moment présent. Entraînée durant quelques minutes par un scénariste parmi les beaux et célèbres auxquels tout réussit ces derniers temps, bercés par la vague du communisme, elle est accourue sitôt la danse finie comme si elle avait le diable aux trousses. Était-il possible de ne pas fléchir devant tant de dons? Oui, parce que je connais la part de calcul que recèle chaque réflexe de Bogna. Je savais que si je montrais un tantinet de sentiment en réponse à ses efforts, en bon boxeur, elle continuerait sur sa lancée; elle foncerait droit dans la brèche de ma tendre bienveillance. Était-il possible de rester indifférent devant son succès, qui était aussi le mien? Là, c'était plus dur. Je n'ai jamais eu honte de ma vanité, ni devant les autres ni devant moi-même. J'entendais les commentaires: «Quelle fille superbe! Comment il fait? Avec sa taille, ses problèmes d'argent et son manque d'avenir?» Cela lui valait de la reconnaissance.

Je l'ai raccompagnée au petit matin jusqu'à son portail en fer et là, je lui ai dit: «Porte-toi bien! Je te souhaite une bonne année.» Une manière de lui signifier la fin du réveillon et du reste. Elle m'a répondu d'une petite voix très humble: «Merci énormément pour cette soirée.» Comme une gamine triste qui crâne. Il gelait, il soufflait un vent glacial, comme tous les petits matins de janvier rue Nowowiejska.

Place Trzech Krzyzy, je suis entré dans l'église Saint-Alexandre passer un petit moment avec Dieu à l'occasion du Nouvel An. C'était encore avant la première messe, les lieux étaient déserts. Là, mon sentiment d'avoir vieilli et d'être fatigué m'est apparu quasi sain et naturel. Les bals n'étaient plus pour moi, Bogna était claire et facile à comprendre. J'avais derrière moi une année d'échecs, de rancœurs, de maladies et de désillusions, et devant moi, rien de bien, rien qui puisse me garantir qu'il valait la peine d'attendre, de me battre, de travailler. Je ne me sentais pourtant pas vaincu. Le désespoir ne devait pas éteindre l'espoir. Chose plus facile à penser qu'à croire.

Je me suis couché à six heures. À onze, Bogna me réveillait. Elle venait me voir à la sortie de la messe, me dit-elle en jetant

son manteau par terre. Astuce grossière de propagande : elle est d'une famille peu croyante. La formule est exacte dans la mesure où, en Pologne, il n'y a pas de gens qui soient totalement incroyants, pas même dans les associations d'athées. Bogna ne fréquente les églises qu'à l'occasion de visites touristiques, mais dans les moments où elle se bat pour arriver à ses fins, elle a recours à l'hypocrisie la plus éhontée. Tout me portait donc à croire qu'incapable de dormir, elle avait passé quelques minutes à l'église Saint-Sauveur<sup>5</sup> de crainte d'arriver chez moi trop tôt.

Comme dans mon demi-sommeil, juste avant son irruption, le succès qu'elle avait rencontré à la soirée et la gloire qui en rejaillissait sur moi dansaient devant mes yeux, je n'ai pas eu le réflexe de lui crier d'aller se faire pendre ailleurs. Une telle réaction doit être immédiate ; trente secondes plus tard, il est déjà trop tard, toutes les résolutions se sont évanouies. La partie s'était déroulée en un éclair et Bogna, adossée à la porte avec un air docile, a compris tout de suite qu'elle l'avait gagnée. « Il fait très froid, dehors, m'a-t-elle chuchoté sur un ton insolent et soumis à la fois. – Qu'est-ce que tu attends ? » lui ai-je lancé avec hargne, mais j'avais déjà abdiqué.

Restant de la journée au lit, ce broyeur de décisions. Bogna ne s'est pas montrée trop arrogante. Soirée chez elle. On a commenté le bal, pour parvenir à la conclusion que ces réveillons de la Saint-Sylvestre n'avaient rien d'extraordinaire. Ensuite, discussion amicale à trois, avec son père, sur la décoration intérieure ignoble des nouveaux hôtels dans lesquels la Pologne engloutit tant d'argent, et sur Wiech<sup>6</sup>.

## *2 janvier*

Ce matin, j'avais prévu d'écrire, mais Halszka est passée me raconter son réveillon, sa cuite, la foule de bonnes actions qu'elle a faites et leur résultat. Halszka prend de l'âge et, de ce fait, ses B.A. sont à la hauteur de son mysticisme personnel. Elle n'aime pas Bogna : elle n'a rien contre elle, c'est juste une question de principe. Pendant le bal, quelqu'un a trouvé que Bogna ressemblait à une héroïne de film italien cinq minutes

après son viol, m'a-t-elle rapporté. Cette réflexion m'a beaucoup plu.

Après, arrivée de Bogna, pleine d'assurance. Elle venait déjeuner avec moi, ses vacances passaient avant mon travail, m'a-t-elle déclaré avec aplomb. Un problème est apparu : comment aller me raser en laissant mon journal dans ma chambre ? Déjà hier, Bogna avait manifesté son intérêt pour ce que je faisais. Si je la laissais seule, elle était capable d'éventrer ma paillasse, à la recherche de ce que j'aurais pu y mettre à l'abri de sa curiosité. Le salut est venu de Danka De Rosis<sup>7</sup>, ma *Madame Loulou*\* des débuts du communisme, une espèce en voie de disparition à soutenir. Elle avait encaissé ce matin des coups dans la mâchoire assenés par son homme du moment, et elle venait se lamenter sur son sort. Non pas qu'elle mît en cause la légitimité, le bien-fondé de tels réflexes, ni même leur charme : rentrée chez elle à six heures du matin d'une soirée prolongée passée à discuter avec des Brésiliens, elle comprenait bien que l'homme avec lequel elle partage sa vie ait pu être contrarié par un retour aussi tardif. Ce qu'elle redoutait, c'est que ce monsieur qui avait fait montre de tant de cœur et de fougue, et à la main si leste, disparaisse de sa vie. Ce serait une perte irrémédiable vu l'aisance matérielle du monsieur et ses relations au parti, et vu ses sentiments à elle. L'ayant assurée que ses craintes étaient infondées, je l'ai laissée avec Bogna pendant que j'allais aux lavabos. À mon retour, Danusia était en train d'achever un cours sur la théorie et la pratique des rapports sociaux lucratifs avec les étrangers dans la capitale d'un pays communiste. Bogna l'écoutait, le rouge aux joues, ce que j'ai jugé, dans le fond, positif. Qu'elle découvre la jungle ! La jungle d'aujourd'hui ne présente rien que nous n'ayons connu dans les siècles passés, mais le matérialisme dialectique y a introduit certaines innovations dont il vaut mieux être informé de bonne heure et de la bouche des pionniers.

D'après *Trybuna Ludu* [*La Tribune du peuple*<sup>8</sup>], la chute des Hohenzollern et des Habsbourg a été provoquée par la révolution d'Octobre. Cela n'a l'air de rien, mais ça m'amuse.

À cinq heures, je suis allé chez *pani*<sup>9</sup> Genia. *Pani* Genia est notre femme de ménage. Je la connais depuis des années.

Je l'admire et je la respecte. C'est un être noble et bon, d'une simplicité pleine de sagesse et d'une serviabilité désintéressée. *Pani Genia* est frêle et usée par le travail pénible qui est le sien depuis des années. À la voir si chétive, on se demande d'où elle tire les forces nécessaires au balayage et au lavage des sols. Halszka m'a dit un jour que seul Léonard de Vinci aurait su rendre la dignité de *pani Genia* ; il aurait intitulé son portrait « la Dame à la serpillière ». C'était bien vu, car *pani Genia* devrait figurer dans une vitrine du musée Czartoryski<sup>10</sup>. Le moteur de sa vie souffreteuse et l'éclat de ses yeux ternes, c'est Karol, un grand garçon de seize ans affecté d'une malformation de la paupière. J'ignore comment *pani Genia*, qui l'élève seule et ne hausse jamais la voix, est parvenue à faire de lui quelqu'un dont la discrétion, le bon sens et l'honnêteté ressemblent aux siens comme deux gouttes d'eau. Je n'ai aucune idée non plus de la manière dont elle y est arrivée avec les quatre cents zlotys qu'elle gagne par mois, conformément à la grille des salaires en vigueur dans l'administration. Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont pleins d'amour l'un pour l'autre comme au cinéma et que, malgré une vie pourrie par le communisme, cet amour les rend heureux dans leur cage à lapins de la rue Tamka – cinq mètres sur quatre avec la table à manger coincée entre les lits.

*Pani Genia* est une fervente catholique, passionnée par les affaires publiques et profondément intéressée par la vie de ses locataires. Mon travail à *Tygodnik Powszechny* faisait sa fierté. Appuyée sur son balai-brosse dans les lavabos, elle avait coutume de délibérer avec moi sur les membres du clergé connus pour leurs prises de position. L'arrestation du primat de Pologne<sup>11</sup>, l'automne dernier, l'avait mise dans une humeur combative. Pendant que je lui en expliquais les dessous, j'avais eu le sentiment d'instruire, par son truchement, la fraction bigote de la population du cœur de Powiśle<sup>12</sup>. Cela me donnait le sens des responsabilités et me procurait un certain plaisir.

Sans *pani Genia*, je n'aurais pas survécu en novembre et décembre. C'est elle qui m'a sorti de mon hépatite. Elle avait un intérêt particulier à le faire, m'avait-elle déclaré après. Comme j'insistais pour savoir lequel, elle avait fini par évoquer un malheureux auquel elle avait pu venir en aide grâce à moi,

une affaire que j'avais oubliée depuis longtemps. Je m'étais alors senti très gêné et encore plus redevable envers elle.

Beaucoup de personnes se sont occupées de moi durant ma maladie, dont quelques-unes avec une vraie chaleur. Même Bogna me manifestait une certaine sollicitude, due en grande partie au fait que la maladie est une chose ennuyeuse et qu'elle compromettrait sérieusement son réveillon. Genia, elle, a été le roc sur lequel j'ai pu m'appuyer et me relever petit à petit. Une fois guéri, j'ai cherché à lui témoigner ma gratitude, une intention maladroite. Je lui glissais des offres de prêt, une boîte de bonbons pour Noël. Elle me regardait avec ironie et feignait l'indignation, la politesse du peuple. Quand voilà que juste avant le Nouvel An, elle m'a dit avoir une prière à m'adresser. C'était ma chance ! Si ce n'était pas trop me demander, me dit-elle, elle aimerait beaucoup m'inviter à dîner chez elle. L'enthousiasme avec lequel j'ai accepté son invitation lui a paru louche. De mon côté, j'ai été surpris par cette survivance de l'esprit de caste. Mais d'une certaine manière, nous nous sentions tous les deux entrés dans la bonne voie.

J'ai donc acheté un deuxième stock de bonbons et *W pustyni i w puszczy* [Dans le désert et dans la forêt vierge<sup>13</sup>] pour Karol. Comme les bonbons, conformément aux règles populaires de la bienséance, doivent être accueillis avec un léger dédain ostensible, de manière à ne pas donner l'impression de manquer de savoir-vivre, Sienkiewicz m'a sauvé la mise. Sylvestre Bonnard<sup>14</sup> n'aurait pas fait carrière à Powiśle, mais mon livre s'est attiré l'adhésion des parents et amis serrés autour de la table du festin, dressée au milieu de leur pièce minuscule et proprette comme dans les histoires pour enfants. Au menu, jambon blanc, carpe au court-bouillon et *bigos*<sup>15</sup>, accompagnés de vodka, de vin de fruit, de thé et de sirop léger. À Varsovie, le prolétariat petit-bourgeois sait distribuer des marques d'estime : je me sentais un peu gêné par le respect excessif que me témoignaient mes voisines, grassouillettes comme des épicières, avec des traces de la beauté des bords de la Vistule sur leurs visages maquillés à outrance, dont les nez ronds proéminents et les lèvres pleines constituaient les beaux restes de leurs attraits sexuels. Néanmoins, leur attitude dénotait chez ces femmes une certaine classe, de la retenue et du bon sens. Une ouvrière, qui travaillait avant la guerre chez Fuchs, devenu

l'usine Syrena<sup>16</sup>, a évoqué la guerre menée par les ouvriers contre la dictature des fonctionnaires du parti, les normes de rendement inatteignables et les salaires réduits avec perfidie. « Cette guerre-ci, nous ne la perdrons pas », martelait-elle avec colère. Son visage ruiné couvert d'une poudre bon marché et son pull-over des dimanches impeccable inspiraient confiance. Tous se plaignaient de la pénurie générale dans les magasins, même de casseroles, et ils n'arrêtaient pas de répéter : « Il faut bien vivre », comme s'il fallait se justifier de son existence. Cette excuse floue est un profond et riche bémol qui explique plus de choses qu'il n'en dit. Sans cette excuse, demander comment *pani* Genia pouvait nous offrir du jambon alors qu'elle gagne quatre cents zlotys par mois aurait gâché chaque bouchée. L'excuse fournie, les consciences étaient tranquilles et rien ne venait troubler nos rots discrets.

C'est fier du peuple varsovien que je me suis retrouvé dans la rue Tamka enneigée. Les quatre vodkas que j'avais bues contribuaient à mon sentiment de fierté. Je les ai descendues conformément à la théorie du docteur Rydygier<sup>17</sup>, selon laquelle au sortir d'une maladie, il faut reprendre une vie normale avec précaution mais sans trop attendre. Je lui fais une confiance aveugle. Exécrer les communistes m'emplissait de satisfaction.

3 janvier

Je suis retourné avec Bogna voir l'exposition de tapisseries françaises qui se tient à la galerie Zachęta. Je l'avais déjà vue une fois avec Janek Szczepański<sup>18</sup>, un écrivain encore méconnu mais pas découragé. C'est un ami de Cracovie, de *Tygodnik Powszechny*, un garçon très pondéré et bourré de talent. Il a écrit plusieurs romans, interdits de publication, bien sûr, sans que cela l'empêche d'écrire, il n'arrête pas. Je l'envie. Depuis la fin de l'année dernière, on sent de légers frémissements dans la politique culturelle et *Czytelnik*<sup>19</sup> devrait le publier, paraît-il. L'avenir dira s'il ne s'agit pas seulement d'un soubresaut tactique. Szczepański a accueilli la nouvelle avec sérénité. Il était venu à Varsovie pour des entretiens et m'avait apporté à lire le début de son dernier roman. Je l'ai trouvé hardi. C'est le récit à la première personne d'un type qui revient à

Cracovie d'un camp de concentration en 1945 et nourrit des obsessions céliniennes envers un commandant soviétique. Les phrases, nettes et méticuleuses, exhalent une froide précision, fascinante et effrayante à la fois.

Nous avons parcouru l'exposition avec grand plaisir. La renaissance de la tapisserie: Lurçat, Gromaire, Marc Saint-Saëns, Léger, du fantastique tissé, des états d'âme, de la couleur. Jaś, enthousiaste, m'avait déclaré que c'était l'avenir des arts plastiques. Le gars arrive de sa province et dès qu'il voit une chose venue d'Occident dans la capitale, il a l'impression que c'est à la fois une fin et un commencement!

Après le lycée, Bogna veut faire les Beaux-Arts. Elle a donc la prétention de s'y connaître et elle estime avoir un bon coup de crayon. À vrai dire, les journaux de mode l'intéressent plus que Picasso, mais elle est sensible à l'art et sait reconnaître les belles choses. Aujourd'hui, aux néoclassiques, elle a préféré le post-cubisme et Léger, quoique je soupçonne des raisons purement textiles. La lecture du livre d'or de l'exposition nous a beaucoup amusés. Il fourmille de polémiques et d'invectives. Des réalistes socialistes au cerveau lessivé parlent de l'art dénaturé du capitalisme en déclin, ce qui déclenche des flots d'imprécations anonymes du style: «À bas le réalisme socialiste!» et des envolées comme: «Un souffle d'air frais après l'enfer du réalisme socialiste!», que le personnel de Zachęta s'évertue laborieusement à effacer ou à rayer, avec une efficacité variable. Un sabotage de sa part n'est pas à exclure; lui aussi est composé d'êtres humains. Une phrase lapidaire tracée d'une écriture enfantine m'a particulièrement plu: «Je n'y comprends pas grand-chose, mais ça me plaît beaucoup.»

Soirée chez Bogna. Conversation avec son père. Pénible duplicité: j'enveloppe mes arguments dans de la paille, tel un hussard à l'exercice enveloppant son sabre. Non parce qu'il s'agit du père de Bogna, mais parce que c'est un homme intelligent et un honnête homme. Je ne veux pas entrer en conflit avec lui, cependant le marxisme-léninisme est plus fort que mon désir: il conforme ses partisans de telle sorte que soit vous pensez comme eux, soit vous êtes leur ennemi. C'est un monde de conséquences extrêmes: rien de ce qui vit n'y a sa place; on ne peut pas y être un être humain vivant qui

aime simplement un autre être humain vivant sans pour autant partager ses idées, c'est tout, juste cela.

Le père de Bogna est un scientifique et il est communiste. Il croit bien agir en relevant l'industrie et l'économie. Il appartient à cette intelligentsia technique polonaise qui, au lendemain de la guerre, s'est trouvée engagée malgré elle sur le plan idéologique et moral, alors qu'elle pensait s'engager uniquement sur le plan national et social. Ces nouveaux positivistes naïfs ont prospéré dans le nouveau système politique mis en place après la Deuxième Guerre. Les plus honnêtes d'entre eux, et les plus avides d'exercer une autorité, ont grimpé les échelons au fur et à mesure que le temps passait, sans se compromettre. Le père de Bogna en était. Aujourd'hui directeur de département dans l'enseignement supérieur, il forme de futurs cadres ingénieurs. Loyal et humain, sérieux et doté d'un esprit subtil, il louvoie avec habileté entre les problèmes qu'il rencontre dans l'exercice de ses responsabilités et les difficultés quotidiennes, et il assure la subsistance de trois personnes avec mille huit cents zlotys par mois. Cela n'est pas facile à Varsovie, où les chaussures les moins chères, et laides, coûtent déjà trois cents zlotys, mais *pan*<sup>20</sup> K. et sa famille n'en font pas moins partie de la couche supérieure de la société. Du reste, aussi curieux que cela puisse paraître, il leur est interdit de baisser de niveau d'exigences: ils constituent avec lui une valeur complexe importante dans la nouvelle pyramide sociale construite par les communistes. C'est la quadrature du cercle pour des gens enjointes de gagner leur argent honnêtement par la norme morale en vigueur dans leur milieu depuis des générations.

Nos opinions sur la jeunesse, comme toujours, s'opposaient radicalement. À l'instar des marxistes responsables, le père de Bogna ne ferme pas les yeux sur les erreurs et les défaillances de la mise en application du système. Il voit les excès de zèle et les abus caricaturaux, il voit toutes les injustices et les malheurs qui en sont la conséquence directe, il connaît les ravages de la méthode dite «des noms cochés d'une croix», qui autorise n'importe quel crétin, n'importe quelle canaille, à bousiller des vies. *Pan* K. entrevoit le salut dans l'exemple de Gryfice<sup>21</sup>, un cas vanté à cor et à cri. À Gryfice, les autorités centrales du parti s'étaient livrées à un pogrom officiel sur les caciques

locaux de la police secrète et du parti (ils violaient, depuis des années, toutes les lois divines, les droits de l'homme et ceux du peuple), et avaient éliminé dans le même élan tout l'appareil du parti et de l'UB du district. *Pan K.* discerne dans cette affaire la légitimité de la ligne du parti et une preuve de sa santé. J'y vois, moi, des éléments grotesques et comiques, une version contemporaine de la maxime ancestrale: «La roue tourne». L'humiliation et l'extermination brutales de crapules hier encore toutes-puissantes ayant droit de vie et de mort sur le district, dispensatrices de condamnations et de privilèges qu'on aurait crus immuables, sont une pastorale post-médiévale, une interprétation moderne du «vanité des vanités». L'affaire est plus humaine que sociale. Le père de Bogna croit qu'à côté de la violence et de la brutalité eschatologiques de l'UB, il y a la finesse et les efforts intellectuels des cerveaux gardiens de la pureté révolutionnaire, la réflexion profonde et le sens des responsabilités chez les plus conscients. Selon lui, ces gardiens de légitimités délicates et compliquées sont les plus vulnérables et les plus sensibles de tous, une espèce de borborygme à la Koestler mais *à rebours*\*. J'ai beaucoup de mal à m'émouvoir du triste sort des polices politiques où que ce soit dans le monde, elles sont toutes, les unes autant que les autres, la honte de l'humanité. En revanche, je crois à la métaphysique des métiers et des professions, aux voies impénétrables de ce que l'on fait, et je ne suis nullement étonné de les voir se prendre des retours de bâton. Ce sont les risques du métier. Comme l'enseigne l'Histoire, l'unique bon poste, où l'on n'est réduit que de sa tête, c'est celui de chef de la police politique chez les Soviets.

J'ai retrouvé la neige crissante de la rue Nowowiejska plein de compassion pour moi-même. Jamais il ne viendra à l'esprit du père de Bogna que le principe puisse être erroné en soi. Il jouit du confort moral de celui qui condamne les principes dérivés. Il se bat contre la pratique; autrement dit, il approuve la place secondaire de l'idée pure. Le royaume de Dieu n'existe pas sur terre en raison de la méchanceté et de la bêtise des hommes. C'est la vérité, mais c'est une vérité superficielle. Pourquoi ne met-il pas les principes en cause? Vais-je passer ma vie à faire des observations stériles, sans rien construire?

4 janvier

Ce matin, Halszka, venue chercher son tribut de voisinage. Elle s'est éprise d'un type qui habite à quelques portes de la mienne. Son besoin de me fréquenter est d'abord stimulé par le besoin de se créer un alibi: l'escalier et le couloir sont une terre fertile en rencontres fortuites. Soit dit entre parenthèses, il s'agit d'amours grotesques, sur le modèle de Bottom et de Titania<sup>22</sup>. Le type est un vrai Bottom, mais Halszka en reine des elfes tient de la farce. Elle est loin d'être bête et elle sait s'habiller, c'est un membre normal de la haute de Varsovie. Elle est coincée depuis des années dans un mariage sans enfant, dépourvu de tout érotisme. Elle n'est pas jolie, peu désirable, et elle prend de l'âge. Le gars est un moniteur de voile originaire de la région de Białystok, un hybride du scout et du palefrenier. Une puissante carrure et d'indéniables pectoraux, durs comme de la pierre. Il se lave rarement. Le couple que forment Halszka, élégante, coquette et même spirituelle, subtile, et ce type ordinaire, paralysant, tient à la fois de la caricature, du burlesque et de l'exhibitionnisme. Du reste, d'après ce que me raconte Halszka, incapable de garder les choses pour elle, la partie n'a pas été facile. Elle a dû commencer par l'attirer chez une amie qui avait mis son logement à sa disposition, dans le quartier de Żolibórz<sup>23</sup>, et trouver de l'argent pour acheter des *hors-d'œuvre*\* raffinés et de la vodka, et donc engager des frais préliminaires. «À quoi ça sert, tout ça? lui aurait demandé le marin. Si c'était mieux qu'avec ton mari, je ne l'ai pas remarqué.» Cette réflexion le classe un peu plus haut que sa licence de barreur de catégorie un. De quelle manière sait-il comment c'est avec son mari? Cependant, la chose est à prendre avec précaution. Il n'est pas exclu que Halszka ait inventé ces propos pour hausser le gars dans mon estime, et même qu'elle ait inventé tout l'épisode parce qu'elle a honte devant moi et devant les voisins, et devant elle-même, d'avoir envie de coucher avec lui depuis si longtemps sans arriver à ses fins. La fiction pour corriger la réalité! Les journaux en regorgent. Je prête à Halszka une oreille complaisante: je n'aime pas son mari, c'est un colporteur de ragots et un carriériste.

*Pani Genia* m'a raconté aujourd'hui que l'ancienne ouvrière de chez Fuchs a été membre du parti communiste, légal puis illégal<sup>24</sup>, pendant tout l'entre-deux-guerres, et que c'est seulement depuis peu, ça doit faire dans les deux ans, qu'elle s'est mise à dire à tout le monde qu'elle s'est trompée et à aller à la messe. Elle veut rendre sa carte mais elle ne sait pas comment s'y prendre. Elle n'a peur de rien. C'est un fait. Je me souviens de l'avoir entendue, au cours du repas, employer la terminologie d'avant-guerre, parler de « travail à la pièce » et non pas d'« émulation » et de « normes de rendement ». Je suis curieux de savoir si elle fait de même avec ses contrôleurs. Elle tempêtait surtout contre les fonctionnaires: dix fois plus nombreux qu'avant la guerre, pendant que les ouvriers se crèvent au boulot, ils ne pensent qu'à magouiller pour empêcher qu'un ouvrier gagne plus qu'eux. À la remarque que les fonctionnaires et les ingénieurs ont de l'instruction et qu'il est normal qu'ils gagnent plus après avoir passé des années à étudier, elle avait rétorqué que leurs études étaient du pipeau: non seulement ils ne savaient rien, mais ils ne savaient rien faire; ils se défilaient et passaient leur temps à siroter du thé; or, les gens devraient être rémunérés en fonction de la véritable valeur de leur travail. Ce qu'est la véritable valeur du travail, elle ne l'a pas expliqué. Le capitalisme avancé du début des années cinquante est, à mon avis, le système qui lui conviendrait le mieux. L'Amérique, par exemple, où un docteur en philosophie gagne moins qu'un ajusteur-monteur et où le travail manuel est ce qui rapporte le plus d'espèces sonnantes et trébuchantes. C'est tout pour aujourd'hui avec le mélodrame du marxisme. En fait, après cinq ans de communisme en Pologne, on peut d'ores et déjà constater que *Le Capital* et *Trędowata* [*La Pestiférée*<sup>25</sup>] ne sont pas si éloignés l'un de l'autre et que le destin des idées et celui des jeunes filles ont des points communs.

Déjeuner au Club des écrivains avec Koźniewski<sup>26</sup>. En voilà un qui ne change pas: vif et gaillard, replet, des lunettes et une petite calvitie rose, du bruit, de l'énergie à revendre, une nuque de garçon boucher, un sain égoïsme, un semblant d'honnêteté, voire de générosité, un positivisme outré stéréotypé, satisfait,

bien informé, toujours prêt à pousser des « C'est formid' ! » de *fellow-traveller*. Une bonne nature au service de l'État, une affaire en or sous la Sanacja<sup>27</sup> et maintenant. À Kazik, tout réussit: son livre, son film, son fils, son déjeuner, son séjour à la montagne, et parfois même une blague. Pour lui rabattre son caquet, je lui ai dit qu'à Cracovie, Jerzy Turowicz<sup>28</sup> et sa famille nombreuse souffrent de la faim. « Et toi ? » s'est-il inquiété. Comme je n'allais pas me mettre à pleurer devant lui, je lui ai répondu que j'arrivais à me débrouiller. « Eh bien, tu vois ! a-t-il commenté. Turowicz est un ennemi idéologique à abattre non pas pour son style de vie, mais pour ses idées. Toi, c'est ton style de vie qui déplaît, alors on ne t'abat qu'à moitié. » Il est terrifiant de voir le désarroi de la clairvoyance humaine face à la complexité de la vie, aussi brutalement simplifiée qu'elle soit dans le régime communiste. Après la chute de *Tygodnik Powszechny*, on a tapé à grand bruit sur Turowicz, pour l'esbroufe; après tout, il en était le rédacteur en chef, il devait écoper plus que les autres. Moi, on m'a bâillonné, comme tous les jeunes de la rédaction, dans la discrétion et sans entrain. Mais Turowicz, pour finir, bénéficie du soutien de l'archevêché et d'ordres religieux qui ne sont pas parmi les plus pauvres. Moi, qui me soutient ? Mais le pire dans tout cela, c'est que Kazik ne comprend pas le véritable rapport de force, au contraire de ses gestionnaires dialectiques de tout en haut qui, eux, l'évaluent sans se tromper. Si l'on me fait taire avec un discret mépris, c'est une tactique réductrice préméditée, parfaitement mise au point et exécutée avec soin par les talmudistes du léninisme dont Kazik adore l'intelligence retorse. Même s'il est difficile de définir et de montrer en quoi, concrètement, mon style de vie fait de moi une plus grande menace pour le communisme que les encycliques sociales du pape, le néothomisme et toute la connaissance fine que Turowicz peut avoir du catholicisme contemporain. J'ai comme l'impression que Berman<sup>29</sup> préfère discuter avec Maritain et l'abbé Piwowarczyk<sup>30</sup> plutôt qu'avec moi, un bouffon qui porte des chaussettes de couleur et raconte des niaiseries sur le jazz<sup>31</sup>. Ils lui donnent moins de fil à retordre, ils ont le même objectif et tiennent le même langage. Avec moi, la chose est plus délicate et ennuyeuse, j'use d'un vocabulaire conceptuel que Berman ne comprend pas et ne comprendra jamais. Bien que Kazik soit

un produit de *Przekrój* [Vue en coupe<sup>32</sup>], il ne le comprend pas davantage, néanmoins je l'aime bien ; par principe, j'aime bien les gens qui m'aiment bien. Un principe qui n'est pas très élevé, j'en conviens, mais je n'ai pas honte de l'avouer.

J'ai rencontré Marta rue Nowy Świat<sup>33</sup>. Marta se pose en existentialiste : tout ce qu'elle touche se désagrège entre ses doigts, chaque pas qu'elle fait est un pas dans le néant. Elle s'était entichée d'un type qui l'a traitée comme une brute. Voilà deux ans (à l'époque, elle jouait les Joan Madou dans *Arc de Triomphe*<sup>34</sup> : béret noir, *burberry*, l'air de quelqu'un qui n'attend plus rien de bon de l'avenir), nous étions sortis quelques jours ensemble, mais elle n'avait pas souhaité poursuivre. Varsovie vient d'assister à son histoire, brève et brutale, avec S., un riche artiste inféodé au parti, dont la femme lui a distillé son venin à travers des commérages raffinés. À présent, elle sort avec M., un ami de S., à bord de la même fusée de talents artistiques à la solde du parti qui ont découvert la vérité sous la forme, l'éclairage et la couleur *ad hoc*, et s'en sont vus grassement récompensés. M., plus jeune que S., est l'intime confident de celui-ci, ils sont inséparables. Il se murmure ici et là dans le milieu que Marta va se marier avec M. Elle aime bien M., m'a-t-elle informé, mais lui n'est pas pressé de se marier. On ne peut guère s'en étonner vu le système dans lequel ils sont pris, qui altère l'amitié et l'amour du même coup. Comme Marta aime bien discuter avec moi, nous faisons les cent pas dans la rue Nowy Świat. Où aurions-nous pu aller ? Dans un bar-cantine<sup>35</sup> aux relents de lait caillé ? Elle m'a demandé quoi faire. Je lui ai demandé ce qu'elle voulait. Ce qu'elle veut, c'est se marier, juste comme ça, pour changer. Je l'ai abreuvée de conseils judicieux. Ses jolies lèvres au dessin irrégulier ont esquissé une moue, avant de lâcher : « Quelle conversation abominable ! »

Suis allé à une projection. Un film danois sublime, humain, sur des tubards. Chez nous, tout le monde s'en moque. Des tubards, on en a à la pelle, mais on ne fait pas de film sur eux, c'est interdit. La tuberculose est un problème capitaliste, prétendent les communistes. Chez nous, elle n'existe pas, ou si elle existe, c'est uniquement comme un héritage maudit du passé et ses heures sont comptées. Pendant ce temps, des

gars qui ont eu toutes les peines du monde à être admis à l'université préfèrent renoncer à poursuivre leurs études plutôt que de loger dans des résidences universitaires réputées comme étant de terribles incubatrices de tuberculose. Ceux qui n'ont pas les moyens de se louer un logement en ville sont donc dans l'alternative suivante : ou bien caresser l'espoir d'un avenir meilleur en courant le risque de l'attraper, ou bien renoncer à leurs ambitions avec amertume. Ce n'est pas un mélodrame, comme pour les Danois, c'est le point de départ d'une tragédie.

Deux mots sur la très intéressante institution de ces projections de films où se rassemble l'élite. Le terme d'« élite » est maladroit et imprécis, mais je n'en vois pas de meilleur pour définir le phénomène. Toute société complexe compte différentes élites. Dans les pays démocratiques, elles cohabitent, se font concurrence, rivalisent et, en général, leurs influences s'équilibrent. Dans un régime communiste, les élites sont hiérarchisées : une élite se moque des autres et les traite comme bon lui semble, mais les autres n'en existent pas moins. L'élite qui peuple les salles de projection, officiellement, travaille dans le domaine de la culture. La culture au sens large, car outre les réalisateurs, les chefs opérateurs et les acteurs, s'y presse une foule de gens dont on ignore l'activité. Comme moi, pour prendre un exemple. J'ai bien écrit un machin pour le cinéma puis des critiques de films, mais depuis quatre ans, je ne suis plus de la partie. Malgré tout, des filles du CUK<sup>36</sup>, l'Office central de la cinématographie, qui organisent les projections, continuent à m'envoyer des invitations parce qu'elles aiment bien mon esprit rebelle. C'est ce qui se dit à mon sujet en ville. Grâce à cela je vois des films occidentaux qui ne sont pas montrés aux masses et qui enchantent certaine élite. Les masses ne sont pas assez mûres pour les voir. Et elles ne les verront probablement jamais puisque, conformément au processus de leur maturation sous contrôle, une fois mûries selon la recette marxiste, elles devraient cracher sur les films de ce genre comme sur du beurre rance. Du moins sont-ce les affirmations de l'élite en question dans les journaux rédigés par elle et dans les ouvrages consacrés à ces mêmes films. Cela étant, le soir, dans ces petites salles de projection soigneusement dissimulées aux regards des masses, elle se masturbe passionnément avec la

culture dénaturée et pourtant tellement attrayante, avec la subversion ennemie et pourtant tellement fascinante. La volupté de se rouler dans les mensonges de l'impérialisme lors des présentations de films du CUK constitue l'immense privilège de cette élite et fait sa gloire et son bonheur deux fois par semaine.

*5 janvier*

J'ai rêvé de Père. Un avertissement? L'annonce d'une surprise? Une bonne ou une mauvaise?

Ce matin, Halszka. Énervée: son allumette avait du mal à trouver sa cigarette. Quand je lui ai demandé ce qui se passait, elle m'a répondu qu'elle allait juste prendre rendez-vous avec son idole mal lavée pour un bridge et avait peur de se faire jeter de sa chambre. Elle y est allée.

Une heure plus tard, sur le chemin des lavabos, je vois le type qui sort de sa chambre en slip, sa serviette sur le dos. Il dirige ses pas vers les douches. Oh! me dis-je, Halszka doit être étourdie de plaisir sur son divan plein de poux, les yeux écarquillés, dévêtue de la magnifique culotte qu'elle avait mis tant de soin à choisir pour l'occasion. Elle a dit la vérité. Grâce à Dieu, il y a au moins quelqu'un qui arrive à ses fins!

Un quart d'heure plus tard, on frappe à ma porte: Halszka. Sans dire un mot, elle se plante devant moi et me montre ses pupilles brillantes et dilatées. Je la félicite: «Aucun doute à avoir! Tous mes compliments. Tu as gagné.» Sur son visage se peignent le triomphe et un bonheur muet suspect. Elle ne me quitte pas d'une semelle, elle m'accompagne en ville, sa main ne lâche pas la mienne. «Il faut que je tienne la main de quelqu'un, tant je suis heureuse.» Comme je ne vois pas trop en quoi consiste ce grand bonheur, ni pourquoi tant de bruit et tant de joie, Halszka se fait un plaisir de me donner des détails. Elle mentionne de surprenants exemples de bêtise, de vulgarité et de cabotinage provincial qui, aux yeux de cette pauvre Titania qui ne connaît que les salons de thé de Varsovie, passent pour de la finesse, de l'originalité et le comble de la virilité. Aussitôt après l'acte, le type semble lui avoir joué une comédie que même Mniszkówna<sup>37</sup> n'aurait

pas inventée dans une de ses poussées de fièvre créatrice. Halszka, elle, a tout trouvé merveilleux, extraordinaire, d'une honnêteté sans compromis. Il n'existe pas d'antidote au suc magique de Puck et aux machinations d'Obéron, leur pouvoir s'étend jusqu'à la place Trzech Krzyży, un après-midi de janvier, avec l'étable métropolitaine de la Commission centrale de planification économique<sup>38</sup> en plein milieu du panorama. Un sourire moqueur s'est esquissé sur les lèvres de Halszka pendant qu'elle me relatait la lecture de ses poèmes par le type, mais elle a aussitôt ajouté que, somme toute, ils n'étaient pas si mauvais. En résumé, le spectacle de la vie qui se déroule juste à côté est sinistre mais il a des aspects réconfortants. Halszka est un petit compendium de l'enfer que vit une femme sans attraits et d'un âge déjà avancé, il ne faut pas l'oublier ! Pendant près d'un an, elle a avalé humiliations et invectives, elle a picolé, elle a envisagé de commettre un suicide spectaculaire, blasphémé contre Dieu à cause de sa vie sexuelle inexistante, violé les règles de sa longue vie conjugale à laquelle, pourtant, elle tient, faute de mieux ; elle imposait son corps (son coorps?) en toute occasion susceptible de la rapprocher tout entière de l'objet de son amour hystérique ridicule. Elle s'est battue, elle n'a pas renoncé. Elle s'est abaissée, mais elle a tissé, avec une obstination digne d'un activiste illuminé, la toile éternelle des pièges, des ruses, des défis et des leurres à trois sous. Et elle a gagné. Elle a gagné ses cinq minutes de transports amoureux compressés, comme ceux que peut connaître, dans le fond, tout individu prêt à consacrer tout le temps et l'argent dont il dispose à la satisfaction de son désir le plus ardent. Cependant, *l'appétit vient en mangeant\**, c'est aussi simple qu'irréfutable. Maintenant, Halszka voudrait que le type se mette à tenir à elle. Là, j'ai peur que l'affaire ne soit plus délicate. Les culottes les plus raffinées et la détermination la plus intelligente ne remplaceront jamais, aux yeux d'un homme, en particulier d'un marin de la région de Białystok, la fermeté, les rondeurs et la saveur. Or, c'est la seule chose qui fasse courir les hommes. Pour tout le reste, ils n'ont que de l'estime.

D'après mes premières estimations, le cahier consacré à mon journal devait suffire pour deux ou trois mois. Je commence

à craindre que janvier n'y tienne pas. En outre, il accapare tout mon temps et toute mon énergie. Mais il m'attire.

Passage d'Andrzej R., comme toujours plus intéressant en tête à tête qu'en compagnie, où il ne résiste pas au plaisir de faire de l'épate. Intelligent et sans talent. Il a beaucoup lu. Le malheur, c'est que son intellect et son érudition flattent son ambition, son snobisme et sa vanité. C'est aussi un homme bon et loyal qui joue les cyniques intransigeants sur les principes. Aujourd'hui, tout le monde veut être Humphrey Bogart ou Jean Gabin. D'ailleurs, je me trompe peut-être, il se peut que chacun le soit à sa manière et que je ne le sache pas, convaincu d'être seul à être un gros dur au cœur d'or et à l'honnêteté sans faille supposée m'endurcir et me rendre fatalement plus inflexible chaque jour. Mais, Seigneur ! comme il est embêtant et triste de se montrer intraitable ! Comme il est facile de s'apitoyer inutilement sur soi-même, sur sa fière intransigeance qui sait tout ! Qui a besoin de cela ?

Andrzej n'en a que pour Dostoïevski, Cocteau, Essénine, Giraudoux, Gałczyński<sup>39</sup> et encore quelques-uns ; tous les autres ne seraient que de la gnognote et de la merde, bons à jeter. Affectation naïve des blonds stylés.

Avoir un destin d'écrivain ! C'est bien beau. J'ai peur que ce ne soit pas le mien, et pourtant j'aimerais tant cela. À choisir, je préférerais être poète de maximes fines et utilitaires. Cela a l'air un peu nul et prétentieux, mais je sais de quoi je parle. S'il y a un écrivain dont je suis jaloux, c'est Anatole France : voilà quelqu'un qui a su produire une pensée claire et en même temps ambiguë, et donc qui se vend bien. Je n'y parviendrai jamais de toute ma vie. Je ne sais pas, je n'en suis pas capable, et puis, quand bien même j'arriverais à produire quelque chose, les seigneurs et maîtres actuels m'empêcheraient d'être moi-même.

Visite de Czesław<sup>40</sup> B., ennuyeux, hypocrite, et fort bien vêtu. Jusqu'à récemment, il travaillait dans le sport : grandes manifestations de prestige et compétiteurs étrangers, source de revenus juteux dans la Varsovie de maintenant. Cette fois, il portait de magnifiques chaussures en cuir de Russie à semelles de crêpe, qu'il a échangées à des hockeyeurs finlandais contre

de la vodka. Czesiek pourrait écrire des manuels d'instructions pour le commerce extérieur, il sait que les Tchèques achètent en Pologne de la laine à tricoter ; les Roumains et les Bulgares, tout ce qui leur tombe sous la main ; et que les Hongrois, eux, n'achètent et ne vendent rien parce qu'ils ne font de commerce qu'avec l'Occident. Les *merchants adventurers* sportifs du communisme.

Aujourd'hui, j'ai pris le tramway jusqu'à la voie W-Z<sup>41</sup> en passant par la rue Żelazna et la rue Leszno. On peut encore y voir un bout de la Varsovie d'avant le cataclysme. Avec le temps, le sentiment et le malheur, les affreux immeubles du tournant du siècle, objets de l'incommensurable mépris des esthètes et des activistes sociaux de l'époque, dont le rêve était des maisons de verre<sup>42</sup>, se sont revêtus d'une patine séduisante. Comme si la nostalgie avait donné de la noblesse au précédent clinquant. Une impression renforcée par leur voisinage avec le réalisme socialiste du nouveau Muranów<sup>43</sup> et ses allures de gâteau dépassant du panier d'une marchande foraine : ses petits frontons en stuc, au-dessus de ses grandes fenêtres dans le style fonctionnaliste primitif, ont l'air collés au moyen de sucre, et ses façades, d'être recouvertes d'un glaçage grisâtre.

Déjeuner aux Écrivains avec toujours les mêmes têtes dont émane la bêtise du choix accompli. Du moins est-ce ainsi que je les vois, je peux me tromper. Ces gens ont peut-être des nuits torturées sans que je n'en sache rien. Il règne au club l'ambiance des pensions de famille juives d'Otwock<sup>44</sup> avant la guerre, sauf qu'ici, la nourriture est plus chère et moins bonne : tout le monde se connaît et se déteste.

Dans l'après-midi, une douleur au foie. Comment ça se peut ? J'ai pratiquement éliminé la vodka, je ne bois plus que des tisanes ! Ma santé, dont j'étais jusqu'ici si fier et qui m'a fait traverser la guerre, les camps, les prisons et mes passions personnelles avec un tel sens des responsabilités, aurait-elle été finalement mise K.-O. par mon hépatite virale ? En définitive, j'ai tout de même trente-trois ans derrière moi. Pour ma génération, c'est un bel âge.

Ce soir, Bogna, d'une humeur massacrate. Comme je n'avais pas non plus le cœur à rire, l'atmosphère s'est aussitôt chargée d'orage. Avant de se déshabiller, Bogna a éteint la lumière, ce que d'habitude elle ne fait pas, et dans le noir, elle a renversé l'humidificateur du radiateur sur le plancher qui venait d'être ciré. Rien ne me fâche plus que de voir la propreté de mon plancher mise à mal. Comme nous étions déjà tous les deux dans le plus simple appareil, lui faire une scène à cause d'eau par terre aurait tenu de la caricature, mais je lui ai dit après: «Écoute, Bogna, je sais que mon horrible maniaquerie et tes seize ans pris ensemble sont du pur surréalisme. Ne vaudrait-il pas mieux qu'on s'arrête là?» Elle m'a répliqué, avec un calme satisfait: «Hum! Tu dis toujours ça quand tu as tiré ton coup.»

6 janvier

Aujourd'hui, jour des Rois. L'heure des histoires drôles et de la recherche de la vérité. Cela m'a donné envie de parler de moi. De mon pessimisme et de mes maux. Cette nuit et tôt ce matin, je me sentais très mal. Ma vésicule, la mienne, a siphonné mon *fighting spirit*, le *Schwung*<sup>45</sup> de ma jeunesse, qui il n'y a encore pas si longtemps, m'aidait à chasser *illico* tous mes tourments. Serait-ce déjà la vieillesse? L'ouverture de ma symphonie biologique? Ou seulement celle de mes responsabilités personnelles envers moi-même, passives, en gestation? Qu'est-ce qui m'oblige à en rester au même point pendant des années, au seul prétexte que, dans mon pays, il n'y a pas de place pour la vérité qui est la mienne durant ma vie? En fait, rien sinon un genre stupide, des décisions dans lesquelles je me suis enfermé, vérifiées sans grande finesse, des réflexions peut-être trop superficielles. C'est cette incertitude qui me rend vieux. Gâcher sa vie manque déjà d'attrait, mais en prendre conscience, pressentir que la bêtise est le moteur de ce gâchis est réellement insupportable. C'est le pire virus à l'attaque de mon foie, ses élancements sont psychosomatiques.

L'apparition de Père dans mon rêve annoncerait-elle une récurrence de la maladie? On est mardi, je suis tombé malade

un mardi, le pic de ma maladie tombait lui aussi un mardi. Je crois aux présages, bien sûr. Sans être superstitieux. Les gens qui croient aux présages ont une expérience de plus par rapport aux autres. Il est agréable de se frotter au mystère. Comment ignorer ces petits signes de puissantes ingérences extérieures dans le destin de l'individu? Comment ne pas ressentir d'angoisse devant les phénomènes inexpliqués qui nous entourent? Je n'ai pas d'idée arrêtée quant à leurs interprétations: les chats noirs que les uns fuient comme la peste portent bonheur aux autres; les uns et les autres ont raison.

Visite, ce matin, de Marian C.<sup>46</sup> Très bien habillé, comme toujours, mais sans élégance. Il énonce des jugements banals et insipides, quoique justes et fondés. Et pourtant, il sait mettre de la couleur et de la fantaisie dans sa vie, qu'il donne l'impression d'organiser d'après des scénarios manquant d'originalité mais divertissants. À vrai dire, les histoires qu'il produit, si elles n'ont rien d'extraordinaire, ne sont pas dénuées d'intérêt, telles ces *fictions*\* mineures écrites par des auteurs majeurs, de Vicky Baum et Daphné du Maurier à Blasco Ibañez et Claude Farrère. J'allais ajouter Remarque, mais à la réflexion, il n'entre pas dans ce groupe. Il y a chez lui comme le goût de la souffrance et de l'ironie, du désespoir et du mépris; le goût de la douleur et d'une vigueur impuissante dont les susnommés – appelons-les *romanciers*\* – ne savent pas grand-chose, car leur force à eux, c'est d'observer avec justesse le mélodrame de la vie, le caractère radical des destinées, l'enchevêtrement du naturel et de l'affectation, la réalité et ses revers de fortune, la roue qui tourne. Je n'ai pas envie de raconter l'histoire de Marian maintenant, je le ferai une autre fois. Depuis quelque temps, il me témoigne de l'amitié, en apparence désintéressée. Ce qui nous distingue exclut pourtant, d'une certaine manière, le désintéressement. Il n'y a pas d'amitié sans respect: Kisiel m'horripile souvent, mais je n'ai jamais cessé de le respecter. D'un autre côté, il n'est pas du tout indispensable de respecter une personne dans son ensemble, le respect peut se limiter à une qualité qu'elle possède et qui suffit à cultiver des sentiments. *A priori*, rien n'indique qu'il y ait des raisons de respecter Wojtek Brzozowski<sup>47</sup>, mais je le respecte. Je suis

allé avec Marian au parc Ujazdowski. Une neige épaisse aux reflets bleutés.

J'ai fait un tour au *Lajkonik*<sup>48</sup>, un café à la mode. Lieu protégé des artistes, des dessinateurs et des architectes en pleine réussite. Il y avait là tous les Lipiński<sup>49</sup>, Srokowski<sup>50</sup>, Lengren<sup>51</sup>, Hryniewiecki<sup>52</sup>, bien habillés et bien nourris, satisfaits de la vie et de la quinzaine de milliers de zlotys mensuels perçue moyennant leur talent et leur servilité, si savamment connectés, reliés et exploités que la complexité de cet alliage constitue une œuvre d'art en soi. Le plus drôle, c'est que chacun d'eux, au fond de son cœur, se sent amer et se pose en victime. Car ils pensent livrer bataille avec le réalisme socialiste, avec l'excès de zèle et l'obscurantisme des communistes, et sans doute le font-ils un peu dans les flammes minuscules de leurs petites décisions quotidiennes, qu'ils imaginent être le feu du combat. La lutte de ces artistes ne doit pas mettre le régime en trop grand danger puisque, malgré ce fardeau, ils peuvent s'acheter des autos, meubler luxueusement leurs appartements de cinq pièces et partir en mission à l'étranger. Même les plus indépendants d'entre eux, comme Hryniewiecki, sont envoyés en Chine. Qui représentent-ils lors de ces voyages? Rien qu'eux-mêmes? Le pire, c'est que j'aime beaucoup nombre d'entre eux et que j'ai tendance à considérer chacun en particulier comme un honnête homme, surtout après plusieurs heures passées à discuter avec lui aux Journalistes autour d'une bouteille de vodka accompagnée d'un hareng. Qu'en est-il exactement? Dostoïevski aurait-il été le seul à connaître la vie? Que penser de cette suggestion marxiste grotesque, suivant laquelle seul le groupe social exprime les catégories du Bien et du Mal, l'individu et ses conflits n'étant que du petit bois, du bois d'allumage? Il ne vaut certainement pas la peine de s'enflammer pour une fraction de seconde historique, je le sais, mais à quoi cela m'avance-t-il?

Déjeuner chez Bogna avec elle et sa mère, qui revenait de Jelenia Góra<sup>53</sup>. Après le déjeuner, du reste léger, nouvelles alertes de mon foie.

Une phrase qu'on dirait sortie tout droit de Samuel Pepys. Pepys, sérieusement castré par Maria Dąbrowska<sup>54</sup>, est en vogue

en ce moment en Pologne. D'une façon générale, on assiste à une renaissance du journal intime. Il y a deux ans, on a beaucoup parlé des Mémoires de Kazimierz Chłędowski<sup>55</sup>, *Krakauer Hofrat*<sup>56</sup> à Vienne et spécialiste de la Renaissance italienne. Je me suis plongé dedans, moi aussi. Bien que l'humilité et l'adoration aveugle ne soient pas mon fort, je peux dire que, *toutes proportions gardées\**, Pepys, Chłędowski et André Gide sont les parrains de mon écriture. Je préférerais éviter, dans la mesure du possible, l'excès d'introspection personnelle qui dégage quelques mauvais relents chez Gide. Pepys, pour sa part, verse trop vite dans le compte rendu superficiel, ses idées sont peu personnelles, il ne prend pas le risque d'exprimer son propre jugement et redoute la finesse de ses impressions. Quant au KuK Exzellenz K. von Chłędowski<sup>57</sup>, il maquillait tout simplement la réalité, au nom d'indispensables réserves et sanctifications d'ordre supérieur, ce qui lui valut de nombreux reproches de la critique. Je veux apparaître dans mon journal comme intégré à la société et dans l'époque où je vis. Même si la vie elle-même fait de moi un sujet antagoniste, je ne cherche nullement à me singulariser. Je n'en ai rien à faire. Donc, je manie mon crayon le soir afin de contredire la réalité, même si je préférerais de beaucoup être un profiteur au sourire sceptique.

Cet après-midi, Bogna est venue et nous avons discuté, avec une relative indifférence, de choses insignifiantes, c'est-à-dire du désir de Bogna de se marier avec moi. Quelle bêtise! Ce n'est pas pour me marier avec elle que j'ai fichu en l'air ma liaison avec Rysia, la seule femme de ma vie dont l'amour m'ait aidé. Le fait est que, parmi mes désirs les plus enfouis, il y a celui de fonder un foyer, et Bogna le sent d'instinct. Son flair de beau doberman tout fou lui dit également que je l'aime, une vérité complexe et presque incompréhensible à une créature aussi peu mûre, mais qu'il lui est possible de flairer. Toutefois, quelles que soient mon envie de partager un logis avec une femme et les perspectives de tendres câlins, si souvent et si étourdiment pris pour de l'amour, je ne vais pas bousiller ma vie en connaissance de cause. Un couple ne peut pas réussir s'il ne surmonte pas les soucis de l'existence le cœur léger. Surmonter les difficultés de la vie avec Bogna?

Quel malentendu ! Autant lui demander de devenir Einstein ! L'incompatibilité est si forte que cette idée ne vaut même pas un haussement d'épaules.

Donc je suis triste et j'avale mes drogues.

7 janvier

Me voilà de nouveau au régime sévère. J'estime que ce n'est pas *fair* de la part de mon foie, ces impertinences et ces rebonds soudains. Mais le foie n'est pas un gentleman, m'a dit l'autre jour Zbyszek Herbert<sup>58</sup>. Il doit avoir raison. Il s'y connaît.

Dans la matinée, je suis allé chez mon coiffeur. C'est un rustre bourru, mais je l'aime beaucoup. L'initiative privée<sup>59</sup> en voie de disparition, un salon minuscule dans une cour d'immeuble de la rue Chmielna. À l'intérieur, une atmosphère d'amabilité grossière, abrupte, envers les clients. En général, l'endroit est désert, personne n'attend son tour, alors nous parlons femmes. Mon coiffeur se délecte d'histoires très chargées de sperme, au point que je réclame un shampoing à demi-tarif à la fin de chaque séance.

Si l'on se fiait au tableau officiel de la vie brossé par la presse, on ignorerait tout de l'existence de l'initiative privée en voie de disparition dans la cinquième année du plan sextennal. On pourrait la croire exterminée, or l'on distingue çà et là de petits magasins, des ateliers de poche, de minuscules fabriques de cravates ou de broches. Dissimulés au fond d'une cour, dans des périphéries accueillantes, parmi les miséreux les plus déshérités. L'ultime refuge du capitalisme. Le capitaliste devenu comme les premiers chrétiens, *dans les bas-fonds*\*. La foi ancienne et nouvelle, indestructible du fait de sa conformité à la nature humaine et à la nature en général. Le prix à payer pour son existence : la loi du silence. Comment les marxistes peuvent-ils encore avoir le front de qualifier l'initiative privée de phénomène social qui s'explique par la lutte des classes ? Certains d'entre eux, surtout dans l'administration fiscale et la planification économique, ne semblent pas du tout en être des

ennemis implacables. Ils apprécient au plus haut point cette institution enterrée vive. Ils pratiquent la nécrophilie. Tels des vampires, ils aspirent et engloutissent goulûment les bénéfiques de la production spasmodique de ces spectres économiques, de manière à pallier leurs carences. Ces temps-ci, les spectres paraissent avoir retrouvé leur matérialité. Habituellement synonyme de catastrophes gigantesques dans le secteur d'État. Il y a quelques jours, *Życie Warszawy* [*La Vie de Varsovie*<sup>60</sup>] rapportait les abus d'un petit magasin privé sur un ton si mesuré et indulgent qu'on aurait dit une douce réprimande adressée par un oncle débonnaire.

Déjeuner aux Écrivains. Jurek Broszkiewicz<sup>61</sup> est venu s'asseoir à ma table. Un courageux. En général, personne ne vient jamais s'asseoir à côté de moi. L'ostracisme des lâches ou est-ce juste que ma personne ne présente aucun intérêt? Je n'en sais trop rien et personne ne me le dira. Pour ne pas en rajouter, je préfère penser que je n'intéresse personne. Broszkiewicz m'ennuie, cependant je l'aime bien. Il s'est mis humblement au service des communistes, mais j'ai comme l'impression qu'en dehors de sa carrière, il n'a rien d'autre dans la tête que les filles et la baise.

Cet après-midi, visite de Herbert. C'est l'un des meilleurs parmi mes contemporains. À mon avis, le poète numéro un de sa génération et, peut-être, de tout notre pan d'histoire d'après-guerre. Il n'a pas encore beaucoup fait parler de lui, il a peu publié, quelques poèmes dans *Tygodnik Powszechny*. Du reste, sa poésie n'avait pas soulevé l'enthousiasme des catholiques, mais à *Tygodnik*, nous étions unanimes à penser qu'elle était de très grande classe, qu'il allait montrer ce qu'il savait faire si tant est qu'on ne l'en empêcherait pas.

Zbyszek Herbert n'a pas encore trente ans. Il est mince, un peu malingre, des hanches trop larges. Un joyeux nez en trompette de potache et de doux yeux clairs dont il faut se méfier: leur douceur bleue cache de la dissimulation et de l'obstination. Il est poli, bienveillant, calme, mais la volonté, l'insubordination et une perversité exacerbée dont il vaut mieux tenir compte sont embusquées dans son affabilité. Il parle bas, de façon intéressante, en sachant de quoi il parle. Il porte en lui une grande érudition désintéressée qu'il transmue sans effort

en charme et en humour. Il pratique la pureté morale, l'intransigeance et la fidélité à soi-même, un peu pour la façade, mais tout cela est d'une telle qualité qu'il n'y a rien à redire et l'on ne peut guère lui témoigner en retour qu'un profond respect.

Comme il se doit, Herbert tire le diable par la queue. Il gagne quelques centaines de zlotys par mois comme calculateur-chronométréur dans une coopérative qui produit des sacs en papier, des jouets et des boîtes. La sérénité avec laquelle il supporte ce travail pénible, alors qu'il est diplômé de trois facultés, ne se rencontre que dans l'hagiographie des débuts du christianisme. Sa sérénité est un masque élaboré avec précision : elle camoufle le désespoir d'un homme qui craint d'avoir mis sa vie lors d'une partie de poker pour rire avec l'Histoire dont les attachements idéologiques et les honneurs étaient l'enjeu – et d'avoir perdu. Les suites de ce vice funeste, c'est qu'il se trouve dans l'incapacité d'aider ses parents âgés et malades et d'échapper à d'autres afflictions. Il fait penser à un homme qui se serait penché au-dessus du puits de la vie et qui, incommodé par les relents pestilentiels qui s'en dégagent, se serait agrippé à la margelle pour s'empêcher à tout prix de reculer et de tourner son regard rêveur sur des pastorales empreintes de mièvrerie.

Herbert et moi sommes liés par une étrange amitié : nous en savons long sur les idées et les confiances que nous partageons, mais nous mettons un point d'honneur à ne jamais aborder les sujets trop personnels. Nous ne nous faisons pas de confidences, aussi ne savons-nous rien des choses les plus importantes pour l'autre. Nous sommes à coup sûr tous les deux tourmentés par des affaires intimes dont il serait bon de parler pour satisfaire aux besoins de l'hygiène psychique élémentaire, mais une barrière infranchissable s'élève entre nous. Et cela vaut sans doute mieux.

Zbyszek revient de quelques jours à Cracovie. À la réception du Nouvel An chez Mme Starowiejska-Morstinowa<sup>62</sup>, il a vu, accompagnés de leurs épouses, Turowicz<sup>63</sup>, Gołubiew<sup>64</sup>, Stomma<sup>65</sup>, Kisielewski<sup>66</sup>, Woźniakowski<sup>67</sup> et Szczepański<sup>68</sup> ; ainsi que le père Bardecki<sup>69</sup>, Mlle Golmont<sup>70</sup> et encore quelques autres personnes très proches du milieu de *Tygodnik*. Ils étaient *en famille*\*. Tous se sont enquis de moi. Aucun symptôme chez eux de pessimisme, de dépression ou d'abattement, paraît-il ;

malgré des conditions matérielles extrêmement difficiles et les combats de survie quotidiens, ils ne capitulent pas. Ils préservent toujours le mètre étalon du catholicisme laïc polonais pour l'avenir, une occupation digne de soutien et de paroles de réconfort. Mais pour quel avenir? Je m'appliquerai volontiers à le préserver, moi aussi. De toute façon, cela m'est égal. De toute façon, il ne me reste plus qu'à jouer au non-conformiste. Je ne parle pas des catholiques authentiques, mais je suis curieux de savoir si ce libéral de Kisiel, ce radical de Szczepański et ce chrétien esthétisant qu'est Herbert fonctionnent avec un autre carburant, et si oui, lequel. J'aspire à un raffermissement de ma foi, il me serait utile de l'entretenir dans quelque couleur chic à la mode.

À part cela, d'après Herbert, l'église Notre-Dame n'a pas bougé. Chez *Noworol*<sup>71</sup>, des gens habillés dans le style 1900 comme au *Zielony Balonik*<sup>72</sup>, savourent leur café avec lenteur, ce qui fait de Cracovie la capitale spirituelle de la Pologne et peut-être même une Arche d'alliance.

J'ai parlé de mon journal à Zbyszek. Il a pris la chose au sérieux et m'a dit comprendre la signification qu'il a pour moi: il réhabilite le temps que je gaspille, contraint que je suis à l'inactivité. Zbyszek attend de moi une sincérité implacable, condition *sine qua non* de l'entreprise; le journal d'une pensionnaire, aussi futile qu'il soit, devient passionnant s'il est authentique, car dans la littérature, il n'y a rien qui retienne plus l'attention du lecteur que les efforts de sincérité fournis par l'auteur; seul le décorum des pensées et des sentiments est source d'ennui.

Zbyszek est, ces derniers temps, sous l'influence de Kisiel. Aussi m'a-t-il assuré que la paix, ou plutôt l'absence de tout affrontement, va durer encore une cinquantaine d'années au bout desquelles la Russie aura atteint une telle supériorité sur l'Amérique – économique, militaire et même morale – qu'il faut s'attendre à assister au triomphe de la conception du monde des Soviétiques. Cela se peut, mais le triomphe de l'idéologie communiste, même total, ne veut pas dire qu'elle soit inviolable de l'intérieur: il peut se produire des fluctuations et des événements, inimaginables dans la réalité actuelle et imprévisibles. D'après Kisiel, pour le moment, nous devons accomplir un travail intérieur et trouver des accommodements

dans la vie comme elle est, et donc développer un utilitarisme prudent. Une situation conflictuelle pour les gens de Cracovie chargés de famille et tourmentés par leurs devoirs. Comment perfectionner ses talents en s'abritant derrière les fortifications d'une indépendance sordide quand ses enfants crient famine ? Moi, je peux me permettre la morale et le perfectionnisme en me serrant la ceinture. Herbert peut se permettre un ascétisme qui l'enrichit chaque jour un peu plus. Mais nos amis, les catholiques fervents de Cracovie, eux, sont coincés.

Ayant eu récemment l'occasion de lire plusieurs numéros du *New York Herald Tribune*, j'ai raconté à Zbyszek ce que j'y ai lu sur le sénateur McCarthy. C'est un voyou doctrinaire dans le style des types de l'ONR<sup>73</sup> d'avant-guerre, qui s'en prend aux simples particuliers. Bien sûr, dans un sens plus général, il crée un climat social répugnant, amplifié et exploité par les communistes, qui, tout compte fait, l'apprécie énormément. S'il élargit ses horizons intellectuels, affine sa pensée et acquiert de la profondeur, il peut devenir avec le temps un Bolesław Piasecki<sup>74</sup>. Le problème, c'est que cette métamorphose ne pourra avoir lieu qu'après la prise du pouvoir par les communistes en Amérique, ce qui n'est pas pour demain. Il faut donc s'attendre à voir sa carrière écourtée.

Soirée chez Bogna dont c'était aujourd'hui la rentrée après les vacances d'hiver. Elle est revenue de classe tout heureuse et gaie comme un pinson, paraît-il : tout le lycée ne parle que de ses succès éblouissants au bal de la Saint-Sylvestre. J'étais censé l'aider à faire son polonais, mais elle se comportait plus mal qu'on ne saurait dire, d'autant plus que sa mère était partie chez des voisins et que son père n'était pas encore rentré du ministère. Je l'ai engueulée, après quoi elle est redevenue docile, mais mes impertinences n'ont pas eu assez de poids pour recréer une ambiance de cours particulier.

8 janvier

« Être soi-même, être soi-même – *this above all!* » s'exclame Hamlet, comme on le sait. Un vœu légitime. Il me hante aujourd'hui plus particulièrement que d'habitude. En effet,

je ne suis pas moi-même, mais qui suis-je? Allez savoir! J'ai tellement pris l'attitude d'un homme étouffé et ignoré par la révolution, par le moment historique, par la société dans laquelle il vit, voire par moi-même, que je ne me reconnais plus. Je pense que je n'arriverai jamais à me retrouver.

Mon journal est un succédané d'écriture, une justification à mes propres yeux. Ce n'est pas une œuvre autonome, qui se justifie par elle-même et se développe au fil de la plume. Et puis, est-ce bien moi? J'ai toujours cru et pensé que l'individu devait s'exprimer dans l'action, j'attendais un signe pour agir, pour remplir mon office; tout le reste n'était que masturbation et tôt ou tard une source de dégoût. L'œuvre et l'action m'ont été refusées. Par qui? Je suis même gêné de le dire.

Un journal ne peut pas contenir tout ce que l'on a à exprimer, tout ce qui ne peut être exprimé qu'à travers un principe créatif, une allégorie ou une métaphore, des outils littéraires. Il y a quelque chose, dans ce texte, qui continue à m'échapper, qui me laisse insatisfait. C'est le droit, ou le privilège, de me couper de la réalité, de modeler ma vérité, cohérente avec une vérité générale qu'il faut chercher à travers l'imagination. C'est l'autorisation de bricoler soi-même les détails sans retenue. Pendant mes trajets en autobus dans Varsovie, ma ville, que je connais mieux que personne, je ne peux pas prendre de notes fidèles et de façon adéquate. Si je le faisais, je tomberais dans des énumérations fastidieuses qui m'obligeraient à noircir des dizaines de pages tous les jours. Et pourtant, chaque matin, lorsque je relis les jours d'avant, je constate des lacunes – ici, je n'ai pas assez insisté sur l'époque; là, je manque de sagacité; ailleurs, je ne parle pas assez de moi –, avec l'impression d'avoir noté des futilités et des banalités que j'ai déjà complètement oubliées. Mes propos d'hier sur McCarthy me semblent aujourd'hui plats et maladroits. Ce journal est-il censé servir de tribune à un type auquel le régime communiste interdit de s'exprimer sur l'Amérique et qui n'a plus le droit de publier ses articles, à la valeur éphémère et devant être lus au jour le jour?

Les âmes tendres du romantisme avaient raison; chercher les mots les mieux adaptés et les coucher sur le papier les aidait à épurer leurs sentiments du mucus sécrété par leurs glandes: un journal est un confident. On peut même en venir à l'aimer

à cause du soulagement qu'il apporte à certain moment de la journée. *Doch, das ist nicht mein Fall*<sup>75</sup> : au bout de ces quelques jours d'écriture, je ne ressens aucun soulagement ; elle pèse sur les autres fonctions de mon existence et fait resurgir d'une manière automatique l'éternelle question : à quoi bon tous ces efforts ? Pourquoi ne puis-je pas vivre comme tout le monde dans d'autres pays ou en d'autres temps ? Pourquoi ne puis-je pas écrire, éditer, publier et m'occuper d'autre chose, de quelque chose de nouveau, passer à la suite ? Cette obligation de traiter mes raisonnements et mes expériences comme des bocaux de conserve que je dois faire mariner et mettre ensuite à l'abri de la lumière est en soi une fascination malade. Je suis là, à manger, à discuter ou à caresser Bogna, et tout en faisant cela, je songe aux idées que je dois absolument noter pour ne pas les perdre. La psychose de ces pots de confiture qui s'entassent et dont on ne sait s'ils seront consommés un jour ! D'où ma question : Pepys, Chłędowski et Gide sombraient-ils, eux aussi, sous l'éléphantiasis de l'injonction d'écrire, ou savaient-ils conférer à l'effort de la pensée et de la main un caractère marginal et lui attribuer plutôt les charmes d'un petit plaisir vespéral, d'une note écrite en robe de chambre ? Comme ce journal est un succédané, et non pas un bilan ou un appendice, il recèle un danger. Les succédanés se métamorphosent vite en mycélium vorace, pour devenir *ipso facto* une substance, un agent, un principe. Depuis Kafka et Céline, il y a peu de choses auxquelles la littérature de notre monde contemporain en effervescence s'intéresse avec un plus tendre soin : le dévouement anormal au moyen d'un succédané-substitut comme tyrannie existentielle, obsession de l'individu, perte des groupes.

Mais dans un État totalitaire, un journal confident, catalyseur du monde intime et boîte à trésors emplie de réflexions, n'est pas chose si simple. Dans le système communiste, au quotidien, je suis un objet minable, sans valeur, périssable. Son énorme machine à broyer vit grâce à mon inflammabilité, il n'y a rien qu'elle poursuive avec autant de passion que les journaux intimes cachés au fond d'un tiroir, les idées mûries, les réflexions personnelles et soigneusement dissimulées. L'interdiction est le plasma du communisme. C'est grâce à elle qu'il palpète, qu'il respire. Il l'absorbe, il s'en nourrit.

Et les gens, dont l'organisation est le garant de l'existence du communisme, s'en alimentent comme si c'était du pain ou la sainte communion. Leur existence est l'essence et la sève du communisme, et leur biologie a besoin de moi et de mon journal pour nourrir la raison de leur existence. L'office et le ministère de la Sûreté prospèrent grâce à leur comportement de bandit envers les opinions et les actes humains, qualifiant de délit, dans l'illégalité et contre la morale, tout ce qui, à travers le châtiment, peut leur permettre de se revigorer. Rien ne les fait plus baver de gourmandise que les idées condamnées à l'extermination.

Le marxisme-léninisme, sous la protection des organes de sûreté, a condamné la pensée à être éliminée tant que le dogme ne sera pas devenu une mentalité. Cet idéal est encore loin d'être atteint, aussi ne dois-je pas oublier, pour le moment, qu'exprimer dans ce journal mes réflexions et celles des autres, ainsi que mes opinions sur les autres, c'est jouer avec de la dynamite. Ou procurer de l'avancement à un sbire quelconque. Au fond, c'est un choix moral. Peut-être vaudrait-il mieux le brûler tout de suite et attendre gentiment le printemps et ma reprise du tennis?

C'est là que Sartre entre en scène au petit trot et exécute son gracieux *pas de bourrée*\* existentialiste. L'homme et la stérilité de ses actes, l'absurdité du chaos ou le chaos de l'absurde, une chose qui tourbillonne autour d'une autre, je ne me rappelle plus très bien quoi tourne autour de quoi. J'ai lu *L'existentialisme est un humanisme* il y a longtemps et un peu vite, mais je connais l'impuissance ontologique, la contradiction fatale entre l'intention et la conséquence, l'aveuglement tragique; je sais qu'il n'y a aucun secours et aucune justice à attendre de nulle part et que la destinée est une solitude amère. Sartre recommande néanmoins l'engagement, l'action, la conviction de sa propre valeur, la raison d'être individuelle. Et le choix. Lui-même a choisi de laver les pieds des communistes, de gratter la boue sanguinolente sur les talons de leurs bottes qui enfoncent les cerveaux dans la boue. Mais que devez-vous faire si votre choix s'oppose en tout à celui-là? Jouer les imbéciles? Sartre n'évoque pas cette possibilité. Le chaos est nuisible, nous le savons, mais il peut aussi être un refuge béni pour les bons oracles de Dieu.

Voilà, en substance, ma situation. Je n'ai aucune raison de croire que ma vie et ce qu'elle m'a apporté soient un jour de quelque utilité pour quiconque. Rien n'indique que les autres et moi, nous tirerons quelque profit de mon séjour sur terre. La résistance est en soi source de satisfactions, c'est certain. Sur ce point, Sartre ne se trompe pas. Cependant, mes *lucida intervalla* me font découvrir avec effroi tout ce qui est à déduire des plaisirs de cette résistance : le quotidien dilapidé, mon temps de vie qui se volatilise, mes sempiternelles intentions et non pas les actes indispensables à tout homme de mon âge. Certes, je garde le pouvoir de me protéger contre moi-même ; cela, personne ne peut m'en empêcher. Autrement dit, la tristesse vernissée de la victoire, comme celle des visages qui décorent les assiettes et les soupières en porcelaine.

Suis-je pour autant un existentialiste ? L'accord entre des états psychiques et la philosophie est un indice suspect. Une vision du monde où s'est faufilée la doctrine aboutit le plus souvent au fanatisme, ce qui me déplaît fortement. Je suis optimiste de nature, mais aussi par discernement et par un choix conscient, l'optimisme étant en effet plus délicat. Le pessimisme ne demande aucun talent particulier : la merde universelle n'est que trop facile à voir. Être capable de nier l'expérience toute-puissante est un véritable honneur. Mais dans ce panorama délirant, qui semble conçu par un imbécile auquel on aurait expliqué l'indéterminisme, vous pouvez encore rencontrer de douces matinées d'été au milieu d'herbes odorantes, de longues baignades la tête sous l'eau glauque, et même de la camaraderie, et même un projet précis, et même une ironie attendrissante, et même des sentiments loyaux, et même un doute fulgurant. Soit la beauté de la vie.

9 janvier

Ce n'est plus possible, cela n'a aucun sens. Hier, j'ai écrit presque toute la journée sans dire un mot de la journée elle-même. Alors, la voici, succinctement.

J'ai croisé Anka dans la rue, pour la première fois depuis un an, sinon plus. Je lui ai souri et me suis arrêté pour lui dire bonjour. Elle a marmonné quelques mots peu gracieux

puis a passé son chemin après m'avoir lancé un regard haineux. Anka est la femme de Wojtek Brzozowski, mon meilleur ami après Kisiel. C'est un mariage brisé, raté et malheureux, avec des racines profondes, dès les toutes premières origines, empreint de mauvais sentiments : l'amour méchant d'Anka et l'aversion ouverte de Wojtek. Ils ont deux enfants. Wojtek trompe Anka mais, pour une raison que j'ignore, il n'arrive pas à la quitter. Il n'y arrive pas, voilà tout. Je sais qu'ils vivent un calvaire, tous les deux, ça doit faire déjà près de dix ans. Une infinité d'arguments parlent en la défaveur de Wojtek et en même temps l'excusent, mais le problème n'est pas là. Le problème, ce ne sont pas les accusations, les justifications et les disculpations, mais la manière dont Wojtek a remédié au mal. Il vient de tomber amoureux d'une blonde peu loquace prénommée Maria et a quitté la maison. Il n'habite plus avec Anka et les enfants depuis plus de six mois, sans divorcer. Ce n'est pas si simple de divorcer après dix ans de mariage et avec deux enfants, prétend-il. Il doit avoir de bonnes raisons. Mais pour ma part, depuis le début de cet ultime gâchis, je lui répète qu'il ferait mieux de le faire et que tant qu'il ne l'aura pas fait, je ne le soutiendrai pas et ne lui faciliterai pas la tâche en affichant ma solidarité avec lui. Je n'ai jamais aimé Anka, elle m'a toujours agacé, mais j'ai mangé et dormi chez elle, je veux donc me montrer correct envers elle. Wojtek me comprend sans paroles inutiles. Je les vois donc peu, Maria et lui, je ne les invite pas, sans que cela ne change rien entre Wojtek et moi. Je n'ai pas vu Anka durant toute cette période et c'est seulement hier, dans la rue, que j'ai compris qu'elle me voit comme son ennemi. En définitive, il n'y a pas de quoi en faire un drame, mais... Pendant ma dernière maladie, j'ai vécu une situation très pénible. J'avais quarante de fièvre et personne à mon chevet. Je mourais de soif, mais il n'y avait personne pour m'apporter un verre d'eau. Attraper la tasse posée sur la chaise près de mon lit me sembla tout à coup une entreprise de la même envergure que la prise du mont Cassin<sup>76</sup>, un effort gigantesque que j'étais incapable de fournir. Ma conscience troublée réagissait par à-coups et, dans mon délire, je me mis à fredonner : « Alors qu'il se mourait à l'hôpital militaire<sup>77</sup>... », une banale figure de style puisque je n'étais pas encore mourant et que je le savais très bien. Je m'autorisai

donc quelques larmes qui donnaient à coup sûr du relief à la situation et à son ornementation, avant de me lancer dans un monologue : « Tu vois, te voilà couché là, toi qui étais naguère un journaliste populaire, le chéri de *Przekrój*<sup>78</sup>, des soirées de jazz et de filles au corps superbe, et de femmes à la beauté exubérante. Toi, l'homme qui croulait sous le courrier des lecteurs, qui se distinguait par sa façon de s'habiller, et qui a aussi été critique théâtral dans un journal catholique, tu as la larme à l'œil parce que dans ce moment de fragilité et d'impuissance il n'y a personne pour te donner une gorgée d'eau ! Parmi les accessoires d'une vie dans l'ensemble réussie, ce qu'il te manque, c'est la main d'une épouse, d'une mère, d'un enfant. En fait, tu n'es qu'une loque humaine qui mendie, c'est maintenant très clair à tes yeux. » Je sentis de nouveau une larme m'humecter la paupière – comme chez Prus<sup>79</sup> ou chez Konopnicka<sup>80</sup> –, après quoi je me dis que la morale, la leçon émanant de ce moment de ma vie, ne pouvait être que sentimentale. Cependant, toute la littérature larmoyante et édifiante que j'avais pu lire jusque-là, de Bernardin de Saint-Pierre à Louisa Alcott<sup>81</sup> et Nina Tcharskaïa<sup>82</sup> en passant par Dickens, Andersen et De Amicis, ne s'était jamais révélée dans la vie aussi stupide que les tonnes de dénonciations et de moqueries déversées par les clercs, les intellectuels et les critiques envieux. Aussi la conclusion était-elle simple : comme la bonté des autres était le seul bouclier de l'individu aux prises avec l'hydre de l'impuissance, il fallait se montrer bon envers eux. L'intelligence, le pouvoir et les victoires sur la nature finissaient toujours par se retourner contre les gens ; la bonté, jamais. C'est alors qu'une question m'assaillit : envers qui avais-je été bon ? Et je partis dans une telle évocation de visages et de souvenirs que mes larmes s'arrêtèrent d'elles-mêmes, pour la principale raison que la question s'était révélée perfide. J'avais beau tendre mon esprit et ma mémoire, aucun nom ne surgissait spontanément. Envers qui avais-je fait preuve de bonté ? Envers Rysia ? Pas vraiment : je couchais avec d'autres filles dès que je le pouvais. Envers ma mère ? Je ne pouvais pas le dire non plus. J'aurais certainement pu lui témoigner plus de cœur, d'affection, de dévouement que je ne l'avais fait du temps où elle vivait encore en Pologne<sup>83</sup>. Envers Kisiel et sa famille ? L'occasion de leur manifester ma bonté

ne s'était jamais réellement présentée et c'était sans doute tant mieux. Je passai en revue une trentaine de prénoms, de noms et de visages. Chacun d'eux faisait l'objet de réserves. Jusqu'à la brusque apparition du nom d'Anka Brzozowska. Là, je pouvais affirmer, tranquille comme Baptiste, lui avoir manifesté de la bonté ou, du moins, ma loyauté. Et voilà qu'hier, dans la rue, Anka nous a repoussés avec hostilité, ma bonté et moi, et m'a ôté ma dernière chance. Bien sûr, elle doit ignorer que j'ai essayé d'être bon envers elle. J'en conclus que la bonté nécessite de la réclame, comme le crime, sauf qu'il est plus facile d'en faire à ce dernier.

Une nouvelle à la une de *Trybuna Ludu* sous le titre : « Action héroïque de la marine soviétique ». Des marins ont sauvé d'autres marins tombés en panne « dans des ténèbres tumultueuses, pris dans une tempête déchaînée qui arrachait les naufragés à leur chaloupe prête à sombrer », comme le rapporte l'agence TASS avec pittoresque. Le problème, c'est que cette information est présentée comme un triomphe du communisme, en première page de l'organe officiel du parti, c'est-à-dire qu'on prend les lecteurs pour des débilés mentaux. Voilà qui est réconfortant. L'Histoire nous apprend que les siècles d'obscurantisme peuvent durer longtemps, mais qu'une simple tape sur le front finit toujours par y mettre fin.

Soirée chez Bogna. Dispute et atmosphère de lutte sourde acharnée. Bogna pratique un scepticisme bêta, elle conteste ma fermeté et mon autorité. Les sanctions sont inéluctables. Elle tient à mon aide en polonais et en histoire, et je la lui apporte volontiers, jusqu'aux premiers signes de grossièreté ou de désinvolture. Survient alors une scène, Bogna est ensuite toute docile, elle courbe l'échine, et bientôt tout recommence, *da capo al fine*. Hier, j'étais resté tard parce que ses parents n'étaient pas là et qu'elle avait peur des fantômes. Le monde fantasmagorique des revenants dans un grand appartement du centre-ville ! Les gens ont oublié ces choses-là à l'époque de l'affectation des logements. Mais ici, il y a encore des souris, des coups dans le mur, des spectres et des grincements qui font que, le soir venu, Bogna se métamorphose en petite fille aux yeux immenses.